

la donne qu'elle ne la simplifie. Remonter le fil du développement de la réanimation conduit de fait à découvrir d'autres étrangetés, comme le montre l'une des premières et des plus importantes caisses de résonance de la réanimation, la *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, des médecins Jacques-Bénigne Winslow et Jacques-Jean Bruhier, publiée en France dans les années 1740.

En 1740, Winslow avait écrit une thèse sur la possibilité de diagnostiquer la mort par erreur et d'enterrer des personnes vivantes – une grande angoisse de cette époque. Bruhier avait ensuite traduit ses propos en langage commun. Parmi les longs développements sur la réanimation qui sont venus augmenter les rééditions de l'ouvrage, on trouve le premier témoignage circonstancié publié de l'usage de l'insufflation de tabac pour réanimer une personne noyée – la femme de Passy. Mais ce n'est pas tout. Pour illustrer et appuyer la possibilité de réanimer des noyés, Bruhier fait appel à l'histoire naturelle, notamment à l'hibernation des cigognes sous l'eau (voir la figure page ci-contre), dont il rapporte des témoignages: à Arles, au Moyen Âge, on en aurait tiré d'un lac en plein hiver, comme mortes, chacune ayant son bec enfilé dans le derrière d'une autre. Posées près d'un feu, elles seraient revenues à la vie. Si Bruhier cherche ainsi à étayer la réanimation des noyés, c'est que le thème est nouveau à bien des égards.

LE MICMAC DU CALUMET

De fait, le discours qui a changé la donne était né peu avant, en 1733, dans une revue neuchâteloise sous la plume d'un savant huguenot (et non médecin): Louis Bourguet. Ému par plusieurs noyés qu'il n'avait pu sauver, Bourguet avait écrit une lettre à un public bien plus large que les seuls médecins. Accordant philanthropie et nécessité d'agir sur la mort, il avait formulé un modèle de discours destiné à être repris, quasiment mot pour mot, pendant tout le reste du siècle et dans l'Europe entière.

Or si Bourguet préconise l'insufflation anale (d'air, d'ailleurs, et non de tabac), il est incapable de produire ne serait-ce qu'une autorité médicale ou une citation en la matière. Il se contente d'un très général et énigmatique: «Il est sur qu'on a souvent fait revenir des noyés, en leur soufflant dans les intestins». À peine apprend-on, dans les numéros suivants du même périodique, qu'il s'agirait d'une pratique «courante» dans les Pays-Bas. Pis, on voit accolées à cette méthode d'autres recommandations presque aussi inattendues, comme celle d'uriner dans la bouche du noyé (voir l'encadré page 79) – ici aussi sans réelle justification théorique. La piste s'arrête là si l'on se contente de suivre les références explicites qui lient les textes entre eux.

Au-delà cependant, et plus loin dans le temps, on peut trouver quelques mentions de

UNE MÉDECINE SOUS LE SIGNE DE LA PHILOSOPHIE

La médecine du XVIII^e siècle n'était plus vraiment celle moquée par Molière: la circulation sanguine défendue par le médecin anglais William Harvey était largement acceptée, l'anatomie extrêmement précise, et le vernaculaire remplaçait peu à peu le latin. Néanmoins, la médecine restait avant tout philosophique, c'est-à-dire découlant d'un système théorique.

L'exemple le plus parlant est le mécanisme issu de Descartes, qui regardait le corps comme une machine et les organes comme des instruments (soufflets, pompes, tuyaux, filtres, etc.). Dominant au début du siècle, il fut concurrencé ensuite par le développement du vitalisme. Cette école, principalement issue de Montpellier, prenait le contre-pied du mécanisme

en postulant une spécificité de la matière vivante: elle aurait eu une capacité à réagir (la «sensibilité», l'«irritabilité») dont la matière inerte était dépourvue. Les sentiments et la sensibilité des molécules vivantes se confondant, le vitalisme permettait de repenser les rapports de l'âme et du corps. C'est ainsi que cette doctrine nourrit le matérialisme de Diderot, qui donna une importante vitrine à ses partisans dans l'*Encyclopédie*. Les valeurs des Lumières jouèrent aussi dans l'évolution d'une médecine qui se voulait plus interventionniste: en témoigne la campagne d'«inoculation», forme de protovaccination contre la variole, d'une efficacité moyenne, mais intensément soutenue par les «Philosophes».

On aimait classer les auteurs médicaux selon les systèmes: le mécanisme, le vitalisme, mais aussi l'iatrochimie et l'animisme, qui postulaient le rôle clé l'une des processus chimiques, l'autre d'une «âme»... En pratique, les savants combinaient ces différentes écoles avec plus ou moins de cohérence, y compris l'humorisme antique (le corps et les maladies pensés selon les quatre éléments).

Par ailleurs, notamment via la professionnalisation de la chirurgie et la multiplication des Académies, la part de l'expérimentation était plus grande qu'on a pu le dire, et certains domaines (notamment la réanimation) ont dévalué la théorie au profit de l'efficacité. Néanmoins, cette efficacité était établie selon des normes plus littéraires que cliniques. La place donnée aux «expériences», récits provenant de personnes «fiables» (nobles, savants...), était plus importante que celle laissée à l'expérimentation, souvent réalisée dans un cadre (semi-)privé. Outre philosophique, la médecine du XVIII^e siècle était donc foncièrement littéraire.

A. S.

la pratique. Elles sont rares, éparses, et ne semblent pas avoir de lien entre elles – comme si chaque auteur en parlait sans se référer à un autre. À la fin du XV^e siècle, le pédiatre italien Paolo Bagellardo la préconise de façon lapidaire comme pouvant sauver un mort-né. On la retrouve au XVII^e siècle sous la plume de deux médecins hollandais, l'un parlant d'un homme noyé, l'autre d'un enfant noyé. Il s'agissait dans ces trois cas d'insufflation d'air.

Le tabac apparaît de la manière la plus étrange de toutes: le premier témoignage d'insufflation alvine de fumée pour réanimer un noyé est à ma connaissance celui de Marin Diereville, un chirurgien français revenant d'Acadie (région francophone de l'actuel Canada). En 1708, il publia le récit de son voyage. Au milieu, on trouve un court passage dans lequel il affirme que les Micmacs, peuple amérindien d'Acadie, se servaient d'un boyau animal et d'un calumet pour pousser de la fumée de tabac dans le ventre des noyés, les ranimant ainsi.

> Trois remarques. D'abord, les savants qui ont participé au nouveau discours sur la réanimation, un peu plus de vingt ans plus tard, n'ont pas cité Diereville – et pour cause, Bourguet, le premier d'entre eux, parlait de souffler de l'air. Ce fut Réaumur qui ajouta le tabac, en 1740, sans expliquer pourquoi d'ailleurs. Ensuite, le témoignage de Diereville est visiblement indirect: il rapporte quelque chose qu'on lui a raconté, qu'il n'a pas vu de ses yeux. Enfin, ce témoignage n'est corroboré ni par une autre source ni par l'ethnographie. Bref, en d'autres termes, la recherche de l'origine de l'insufflation alvine aboutit à des informations incohérentes. Comment articuler une tradition européenne floue (souffler de l'air dans l'anus des mort-nés ou des noyés), attestée avant la découverte des Amériques, et l'«observation» isolée de Diereville?

« SOUFFLE LY AU CUL, AU CUL, ET TE LA RÉCONFORTE »

La question simple «d'où est venue l'idée de souffler dans le derrière pour réanimer?» reste ainsi sans réponse satisfaisante. Pourquoi un tel succès et une telle longévité? Pourquoi la proclamer meilleure méthode? Pourquoi souffler dans les intestins et non pas, disons, dans l'oreille? L'exploration des textes médicaux et plus généralement savants n'apporte aucun indice fiable, bien au contraire. À un tel stade de l'enquête, la recherche dans d'autres registres n'est plus seulement légitime: elle est nécessaire.

Mais où chercher? On pourrait commencer par les gestes du retour à la vie dans la religion, dans la littérature, etc. Dans le champ religieux, il y a bien des résurrections, mais il s'agit de miracles, marqués par des paroles («lève-toi et marche») sans geste ou presque. Pour trouver des gestes applicables, c'est un tout autre registre qu'il faut aborder. À la fin du ^{xvii}^e siècle (soit avant le développement de la réanimation), dans l'opéra parodique *Arlequin Phaeton* et dans la tradition de la *Commedia dell'Arte*, un Esculape comique parlant italien ressuscite Phaeton en lui soufflant dans le derrière avec un soufflet. Un tel exemple en soi ne démontre rien, mais il nous entraîne sur un autre terrain, celui du carnaval. Et ce terrain se révèle étonnamment fécond – bien plus que les textes médicaux.

Vers le milieu du ^{xvi}^e siècle, à Rouen, un «abbé des Cornards», c'est-à-dire le président d'une confrérie carnavalesque, publia un recueil de proverbes locaux. L'un d'eux, apparaissant dès la première page, mentionne un berger trouvant sa brebis morte: «Souffle ly au cul, au cul, et te la reconforte» – comprenez: «te la ressuscite». La plupart des locutions (souvent graveleuses) de cet ouvrage ont disparu, mais celle du berger existait encore, sous une forme très proche, dans la Haute-Marne du ^{xix}^e siècle. L'époque où l'abbé des cornards

À partir des années 1760, avec la multiplication des sociétés de secours aux noyés dans les principales villes européennes, les machines «fumigatoires» se sont développées (ci-dessous celle adoptée par la première de ces sociétés, celle d'Amsterdam, achetée par la ville de Berne), permettant d'administrer rapidement l'insufflation anale de fumée de tabac – comme les défibrillateurs se rencontrent de plus en plus dans les lieux publics de nos jours.

compilait les dictons rouennais suit de peu celle où Rabelais fit de Gargantua, Pantagruel et Panurge des personnages de romans, repris dans la même veine par d'autres auteurs. L'un d'eux, dans *Les Navigations de Panurge* (1537), narre comment le compagnon de Pantagruel débarque sur une île merveilleuse. Y coulent fleuves de lait et de vin, notamment la meilleure malvoisie imaginable. Mais l'île n'est habitée que par des hommes. Comment survit cette civilisation, demande Panurge? La réponse est simple: ces hommes ont trouvé le moyen de vivre éternellement. Lorsqu'ils arrivent en fin de vie, on les noie d'abord dans un tonneau de malvoisie. On les fait ensuite sécher au soleil, puis on les réduit en cendres, que l'on pétrit avec du blanc d'œuf et de l'argile. On dispose cette pâte dans un moule de forme humaine et, une fois qu'ils sont «bien imprimés», on place dans leur derrière un

